

Se dire au féminin ou la recherche du sens à travers les écritures du Moi (Dominique Rolin et Jacqueline Harpman)

Joanna Pychowska
Université Pédagogique de Cracovie, Pologne
jpychow@ap.krakow.pl

Synergies Pologne n°6 - 2009 pp. 169-174

Résumé : *L'oeuvre romanesque de Dominique Rolin et de Jacqueline Harpman, écrivaines belges contemporaines de langue française se situe aux confins de la fiction et de l'autobiographie, de la mémoire et de l'imaginaire. Nous analysons, à titre d'exemple, deux de leurs romans, « Le Futur immédiat » (D. Rolin) et « La Fille démantelée » (J. Harpman) pour montrer la spécificité de cette autofiction, sa signification : l'incessante quête du Moi ainsi que la recherche du sens esthétique dans/par l'écriture.*

Mots-clés : *Littérature belge contemporaine, autofiction, quête du Moi, jeu littéraire.*

Abstract : *The novels of contemporary Belgian writers Dominique Rolin and Jacqueline Harpman, exist at the limits of fiction, autobiography, memory, and imagination. On the basis of two novels, « Le Futur immédiat » (D. Rolin) and « La Fille dementelee » (J. Harpman), we will discuss the specific character and meaning of autofiction, which is, above all, the search for self-identity and the aesthetic values contained in the creative act.*

Key words: *Contemporary Belgian literature, autofiction, search for self-identity, literary game.*

La quête du Moi menée à travers les écritures autobiographiques reste un des thèmes privilégiés de la littérature du XX-ième siècle, ce siècle de la personnalité dispersée, de la recherche désespérée de l'identité, de la solitude. Emmanuel Levinas, philosophe du dialogue dira à ce propos : « En réalité, le fait d'être est ce qu'il y a de plus privé ; l'existence est la seule chose que je ne puisse communiquer ; je peux la raconter, mais je ne peux pas partager mon existence. La solitude apparaît donc ici comme l'isolement qui marque l'événement même d'être. » (Levinas, 1982 : 50).

Depuis un certain temps on parle beaucoup d'une nouvelle forme d'autobiographie, appelée « autofiction » qui se situe entre l'autobiographie traditionnelle, telle que l'a définie Philippe Lejeune, et la fiction et qui se présente surtout comme une sorte de jeu littéraire. Selon certains critiques (Serge Doubrovsky, Gérard Genette, Vincent Colonna, Philippe Gasparini et en Pologne, Jerzy Lis), l'autobiographie serait une forme d'auto-vérification de la littérature et de la psychanalyse sur le terrain de l'autobiographie. D'autres traits répétitifs de l'autofiction sont : des réflexions métatextuelles, le caractère fragmentaire du texte, le langage poétique et, finalement (selon S. Doubrovsky), la création de l'auteur comme personnage ainsi que l'identité nominale entre le personnage, l'auteur et le narrateur. Ce dernier point

ne fait pas l'unanimité. Il est même rejeté par beaucoup de critiques (G. Genette, V. Colonna), qui déplacent plus l'autofiction vers la fiction et parlent de la fabulation, de la fictionnalisation de Soi, où le Moi pourrait se métamorphoser à l'infini. L'auteur de l'autofiction se concentre surtout sur les conflits de nature psychique et essaie de répondre au désordre de la vie, à un inquiétant manque de sens dans le monde d'aujourd'hui. Néanmoins, on écrit des textes autobiographiques généralement à l'âge mûr, au moment où se regarder dans le miroir de l'enfance rassure, apaise. C'est alors qu'on mène une investigation sur soi et pour soi pour comprendre qui on est, en reconstituant le passé (cf. à ce propos : Paque, 1992 : 279, 281). Tandis que pour Paul Ricoeur l'identité qui émerge et devient lisible à travers la narration d'un auteur est un mélange de souvenirs et d'oubli (Ricoeur, 1994 : 175).

Parmi de nombreuses écrivaines contemporaines belges qui pratiquent ce type d'écriture nous avons choisi deux de celles qui nous semblent les plus intéressantes. L'étude de deux de leurs romans nous permettra de montrer comment elles ont mené une investigation sur soi et pour soi afin de trouver la source et la raison, le sens de ce que nous sommes. Nous réfléchirons également sur ce qui constitue la spécificité et la signification de leur autofiction.

Dominique Rolin, née à Bruxelles en 1913 et installée en France depuis 1946, écrit, comme le souligne J. Paque, « l'interminable roman du Je » (Paque, 1992 : 283). Elle se répète d'un roman à l'autre, « creusant inlassablement 'le roman familial' » (De Haes, in : Paque, 1992 : 281). L'auteur va jusqu'à avouer en 2003 : « Mais dans tous mes livres, je ne fais que me raconter moi-même ! C'est la logique des souvenirs d'enfance, leur vérité implacable. [...] C'est intéressant, une vie. La question qui se pose pour un écrivain, c'est d'en faire une matière vivante, originale, répétitive. Je suis pour la répétition. Même si je crois qu'on ne fait jamais le même livre » (Sautel, 2003 : 72).

Jacqueline Harpman est née à Bruxelles en 1929, où elle habite toujours (tout en publiant à Paris). Elle mène de front sa double activité de psychanalyste-psychothérapeute et d'auteur de romans et nouvelles. Dans ses romans d'analyse le lecteur retrouvera posées les grandes questions existentielles : « comment survivre à sa naissance, se délester des déterminismes, se structurer, s'identifier, aimer, s'accomoder du monde » (Paque, 2003 : 153). Elle pratique surtout le récit-parabole ou la fiction autobiographique.

Toutes les deux, comme la plupart des écrivains belges, ont des ascendances riches d'origines étrangères (holandaises, françaises, juives - même juives polonaises !). Ainsi la question de l'identité, la figure psychanalytique du « double » apparaissent souvent dans leurs oeuvres. « Je me suis toujours sentie double. J'ai toujours eu en horreur de mon reflet dans le miroir depuis mon enfance avec le sentiment que j'étais constituée de deux morceaux » (Rolin, 2002 : 44), dira D. Rolin, et elle précisera dans une interview : « Je n'ai jamais cessé d'entrer dans une sorte d'auto-analyse et la figure du double s'est imposée assez rapidement » (Rolin, 2002 : 44). L'auteur avoue gaiement : « Je mène parallèlement des extrêmes en moi-même, deux figures qui sont moi, l'une et l'autre [...]. Il y a l'extrême bonheur de vivre et l'extrême peur de vivre » (Rolin, 2002 : 39). Avec cette figure du double est liée, chez Dominique Rolin la notion de « doute constructif » : « Le doute est, pour moi, à la base de tout. J'ai toujours douté de moi-même. [...]

Le doute était fondamental. Il venait avant tout, il m'a constitué d'abord. Mais, au fond, il a été la grande force de ma vie et une amorce extraordinairement intéressante de mon propre moi » (Rolin, 2002 : 11, 15).

La vie et les activités prédestinent d'emblée J. Harpman à mener une double vie, celle d'écrivain, et celle de psychanalyste. Elle constate, à propos de ses romans, qu'elle n'écrit pas de romans réalistes, « je n'en ai pas envie et d'ailleurs j'en suis incapable », dit-elle (Andriane, 1992 : 269). Tandis que D. Rolin dira : « Tout est exact dans ce que j'écris. Et pourtant, ce sont des romans [...]. Je ne peux rester dans la droite ligne du réalisme sans aller vers une vérité plus profonde qui, pour être conforme à la réalité, doit passer par le miracle de la transposition littéraire. Chaque moment de notre vie est un roman, on se réinvente sans cesse » (Rolin, 2002 : 103). D'autre part, les deux auteurs mèneront toujours des investigations intérieures à travers leurs personnages romanesques.

Nous nous appuyerons sur une des dernières oeuvres de Dominique Rolin, *Le Futur immédiat* (2002), et sur *La Fille demantelée* (1990) de Jacqueline Harpman. Les deux auteurs mettent le mot « roman » juste au-dessous du titre du livre, soulignant de cette manière le côté fictionnel de leurs livres. (D'ailleurs, pour J. Harpman la mise en forme littéraire transforme ou exclut l'autobiographie, alors que chaque roman contient pourtant une part autobiographique (cf. Paque, 1992 : 286)).

Le narrateur qui est en même temps le personnage du roman *Le Futur immédiat* garde, conformément aux exigences de l'autofiction selon Serge Doubrovsky, l'identité nominale de l'auteur. C'est une écrivaine, Dominique, qui est en train d'écrire un roman qui aura pour titre *Le Futur immédiat*. « Mon prochain livre aura pour titre *Le Futur immédiat* » (Rolin, Fi, 2002 : 11), dit Dominique-narrateur à Jim, son interlocuteur muet. Elle précise dès le début sa technique d'écrivain : « un dialogue sans questions ni réponses, [qu'elle qualifie comme une] nouvelle technique de fiction refermée sur elle-même en spirale agissante » (Rolin, Fi, 2002 : 13). La narration, menée à la première personne est sans arrêt brisée par des souvenirs, des rêves, dispersée, parfois chaotique - on dirait une écriture typiquement féminine. Elle saisit des « visions » c'est-à-dire ses « futurs immédiats » qui forment « les séquences d'un puzzle temporel » (Rolin, Fi, 2002 : 38) et crée inlassablement, par cette « spirale agissante », un roman personnel sans fin dans lequel apparaissent comme embrumés Papa, Maman, son frère Denys, sa soeur Françoise, même ses deux arrières petites-filles et sa maison « d'enfance déchue » (Rolin, Fi, 2002 : 39). Dominique, auteur-personnage du *Le Futur immédiat*, fait sien le « principe » de Bachelard concernant les rêves éveillés : « Je rêve ma réalité. Telle est ma tactique de survie depuis toujours » (Rolin, Fi, 2002 : 97). La narratrice-écrivaine voit des personnes « réels » et des « fantômes », des personnes mortes-réussitées (par exemple, son frère et son mari) qui dialoguent avec elle. Elle franchit de la sorte les frontières entre le monde réel et le monde fantastique. Dominique-auteur-narrateur fait également des « suppositions » rêvées à propos des personnes rencontrées par hasard. Elle crée, en se servant de la technique de la mise en abyme, une sorte du roman dans le roman, un roman se reflétant dans l'autre à l'infini (cf. Rolin, Fi, 2002 : 44). D. Rolin a rompu visiblement avec le roman traditionnel. Ce n'est plus l'événement qu'elle relate, qui constitue l'objet de son discours romanesque, ni le personnage. Ce qui compte c'est l'introspection comprise « à la fois [comme] voyage en elle-même et fouille dans les souvenirs » (Linze, 1993 : 76) pour en

trouver le sens, déchiffrer la signification et oublier l'autre voyage, celui « qu'il nous est impossible d'éviter » (Rolin, Fi, 2002 : 55). L'image du passé « hante » la narratrice-auteur-personnage. Des visions incontrôlées, passives passent et repassent dans sa mémoire : on y reconnaît la « mneme-memoria », selon la classification de Paul Ricoeur (Ricoeur, 2004 : 102), qui laisse une trace iconique. Pour Dominique l'héroïne, la narratrice du *Le Futur immédiat* peu importe ce qu'elle revoit ; ce qui compte c'est l'acte même d'écriture par lequel elle vainc le temps.

Le roman de Dominique Rolin réalise bien les principes de l'autofiction selon S. Doubrovsky : une fausse fiction qui raconte une histoire de la vraie vie (Lis, 2006 : 137). Par contre, *La Fille demantelée* de J. Harpman réalise plutôt les principes de l'autofiction selon V. Colonna : il n'y a pas d'identité nominale personnage-narrateur-auteur. Pourtant, la situation est analogue à celle de la protagoniste de D. Rolin : une femme, Edmée (la ressemblance avec le mot « Aimée » est ici très parlante) écrit un roman de rage, de haine. J. Harpman, métamorphosée en Edmée, son double littéraire, « a recours [dans ce roman] au bilan sous la forme autobiographique pour clore un parcours névrotique et en transcender l'analyse [finalement, comme D. Rolin] en oeuvre d'art, génératrice d'esthétique autant que d'élan vital » (Paque, 1992 : 281).

Le « maintenant » de la narratrice constitue une simple toile de fond : nous la voyons travailler ses pages. Le mari passe, ainsi que ses deux filles, le chat (une réalité qui correspond bien à celle de Jacqueline Harpman).

Pourtant, *La Fille demantelée* nous semble illustrer la distinction faite par P. Ricoeur, d'après Aristote (Ricoeur, 2004 : 104) entre la mémoire et les souvenirs : la narratrice, qui pratique lucidement « l'anamnesis-reminiscentia » s'enfonce dans son passé pour en faire surgir différents souvenirs, tous liés avec sa mère. La haine pour la mère, personnage qui rappelle par plus d'un trait celle de Folcoche, l'héroïne de *Vipère au poing* d'Hervé Bazin, envahit les souvenirs de la narratrice, et est associée fatalement, comme toujours en pareil cas à l'amour, ou plutôt à la soif désespérée d'amour. Le rôle cathartique de l'écriture est alors évidente : « Page après page, la douleur est plus aiguë. Je creuse dans les chairs, je vais de plus en plus profond [...]. Je suis prête à tout [...] » (Harpman, 1990 : 160). Les motifs psychanalytiques freudiens surgissent : apparition des souvenirs-écrans infantiles, auto-analyse de la « petite » (Edmée enfant), double d'Edmée adulte (« cette femme furieuse qui habite en moi » (Harpman, 1990 : 81)), évocation de la figure de Narcisse à propos de ses parents (« Walter et Rose, deux Narcisse stupides se mirant l'un dans l'autre » (Harpman, 1990 : 217)). A un autre moment, Edmée se compare à une mythologique Ariane dans le Labyrinthe (Harpman, 1990 : 24). Il ressort de tout cela un amalgame de souvenirs, dans lesquels passent d'autres « acteurs » de sa vie : son père « muet », sa soeur, appelée « l'autre enfant », les livres, sa maladie, Casablanca, la guerre, les problèmes de santé ... (enfin, des souvenirs que le lecteur identifie clairement comme ceux, de Jacqueline Harpman !). Avec son livre « autobiographique », Edmée espère en finir une fois pour toutes avec la présence obsédante de la mère : « C'est une tombe bien ornée, de marbre blanc et noir, [...]. Mon écriture court sur les feuilles comme une longue arabesque, un dessin minutieux qui te représente. [...] Couche-toi et reste bien morte, sage, silencieuse. Tu n'avais plus de bouche que la mienne : tais-toi. Quitte-moi. Couche-toi dans le tombeau

que j'ai construit pour toi, ferme les yeux, installe-toi dans le sommeil éternel et, s'il te plaît, ne reviens jamais plus » (Harpman, 1990 : 230).

D'autre part, en relatant par écrit cette auto-analyse cathartique, la narratrice découvre le sens de ses souffrances, et finit même, paradoxalement, par en être reconnaissante à sa mère : « Et pour finir, ma Mère qui m'a si mal nourrie, j'ai trouvé à faire bon usage de toi en écrivant ces pages. [...] tu as fait naître en moi les pensées qui s'y trouvent. Salut, ma Mère qui es le père de ce livre, avons-nous fait à deux un assez bel enfant ? » (Harpman, 1990 : 229).

Revenons à Dominique Rolin. Elle parle souvent de son travail d'écrivain, tant dans des interviews, en dehors de ses textes, que dans ses romans-mêmes, en se soumettant strictement aux règles de l'autofiction. L'écriture est pour elle, un des éléments les plus importants du bonheur : « J'ai eu la chance de pouvoir, écrire. [...] Pour moi, écrire, c'est vivre » (Rolin, 2002 : 32). Par l'écriture elle touche au salut, à l'absolu : « Ecrire est pour moi une nécessité absolue [...] c'est un investissement total de l'être » (Rolin, 2002 : 22). Dans *Le Futur immédiat*, Dominique-narrateur définit l'écriture par des termes contrastés « un travail de titan » (Rolin, Fi, 2002 : 72), « ce bourreau bien-aimé » (Rolin, Fi, 2002 : 76) mais aussi « un luxe » (Rolin, Fi, 2002 : 53), ou bien tout simplement, pour elle, écrire « c'est un plaisir d'avant le plaisir » (Rolin, Fi, 2002 : 105). L'auteur-narrateur éprouve la hâte de faire sa « page du jour » (Rolin, Fi, 2002 : 76). Elle répète plusieurs fois dans le roman qu'elle doit terminer son livre à tout prix et le plus vite possible (Rolin, Fi, 2002 : 79, 83, 91, 92). Elle envisage l'écrivain comme un prophète, un mage. Voici une phrase par laquelle elle termine son livre : « Défense à quiconque de freiner la marche incompréhensible du génie, clé de voûte du bonheur d'être ! » (Rolin, Fi, 2002 : 115). D'après Dominique, l'héroïne du *Le Futur immédiat*, le sens de la vie de l'écrivain réside dans l'accomplissement de sa mission parce que « Vivre ne se borne pas seulement à vivre, ce qui serait d'une inacceptable mesquinerie. Vivre vraiment consiste à se re-naître sans interruption » (Rolin, Fi, 2002 : 106). Celui qui écrit vainc le temps, « chasse la mort » (Rolin, Fi, 2002 : 92), devient immortel. *Le Futur immédiat* se présente comme une longue bataille victorieuse avec le temps, « Temps, tu peux courir, on s'en fout. Nous l'avons neutralisé à coups de stylo » (Rolin, Fi, 2002 : 93). Avec chaque nouveau roman l'écrivain renaît. L'écriture devient pour elle un exercice salvateur.

Dans le roman de D. Rolin il n'y a qu'un seul personnage-narrateur-auteur qui cherche à se maintenir dans la vie par l'écriture, qui fait son auto-analyse en se dédoublant sans cesse : « Je suis *Je* » (Rolin, Fi, 2002 : 76), « - Qui parle ? - Le moi de ton moi » (Rolin, Fi, 2002 : 72), « moi de mon moi [...] deux frères siamois [...] mon double chéri » (Rolin, Fi, 2002 : 73), « Mon moi numéro deux » (Rolin, Fi, 2002 : 98), « Ce double désabusé de moi-même » (Rolin, Fi, 2002 : 101). Cette investigation continue de soi se présente, conformément aux exigences de l'autofiction, comme une sorte de jeu. Le texte prend plusieurs fois un caractère ludique. Tout au début du roman Dominique, l'auteur-narrateur s'amuse, par exemple, avec les mots et prépare le lecteur à la lecture : « Je prouverai le ridicule des aphorismes dont il [« il » c'est le Temps] se sert pour nous berner : le temps passe, le temps me pèse, je n'ai pas le temps, j'ai perdu mon temps, le temps me manque, j'ai gagné du temps, j'ai tué le temps » (Rolin, Fi, 2002 : 13). Le roman se présente comme un combat acharné avec le temps et, par ailleurs, il manque d'indications

concrètes : les souvenirs, le moment présent, les rêves, les visions sont présentés simultanément, dans un temps indéterminé comme cela se passe toujours dans notre for intérieur, dans notre subconscient.

Quant à Jacqueline Harpman, lorsqu'on lui a demandé dans une interview : « Quelle fut, et est toujours pour vous, la fonction de l'écriture ? » elle répond - « Tout simplement m'amuser, me faire plaisir. J'adore la langue française, j'ai envie de la servir. [...] L'écriture de la langue française est au centre de mes préoccupations » (Andrienne, 1992 : 266). Comme chez D. Rolin, le caractère ludique de ses écritures se place au centre de ses préoccupations d'écrivain.

Edmée, auteur-narrateur adore jouer avec les mots, ces « pierres précieuses » (Harpman, 1990 : 24) qu'elle « accorde » (Harpman, 1990 : 24). Elle leur trouve même de l'élégance et raconte avec humour : « Je pensais que, quand on a de l'élégance on en donne aux mots qu'on prononce, et dès mes 20 ans j'usais volontiers du mot merde, à condition qu'il y eût un subjonctif dans la phrase » (Harpman, 1990 : 75). Ailleurs, elle avoue : « J'ai dû venir au monde avec le goût des mots ! » (Harpman, 1990 : 95). Parfois elle jongle avec les mots, les appasant avec un humour aigre, comme par exemple dans ces phrases courtes et tellement expressives : « Reste morte, ma Mère » (Harpman, 1990 : 9) pour ajouter quelques phrases plus loin : « adieu, ma Mère-Merde » (Harpman, 1990 : 20). On dirait que les mots ont le pouvoir comme chez Giraudoux ! Edmée construit à sa mère « un monument de mots » (Harpman, 1990 : 24). (La Dominique du *Futur immédiat* écrit également : « J'ai conçu ce monument bizarre » (Rolin, Fi, 2002 : 71)).

Nous sommes tentée de dire que le sens profond de ces deux romans c'est, d'une part, la quête identitaire, menée par les deux narratrices, Dominique Rolin et Jacqueline Harpman « métamorphosées » en Dominique et Edmée. Qui Suis-je ? Comment survivre ? Est-il possible de défier la mort ? Telles sont les questions posées... Nous découvrons par ailleurs le sens esthétique de l'oeuvre : nous assistons à une sorte d'auto-qualification des deux écrivaines, nous les voyons dans leur atelier à l'oeuvre, ou plus exactement « se regardant à l'oeuvre ».

Bibliographie

- Andrienne, R. (1992) Interview critique de Jacqueline Harpman. *Textyles* n° 9, pp. 259-272.
- Harpman, J. (1990) *La fille démantelée*. Paris : Stock.
- Levinas, E. (1982) *Ethique et infini*. Paris : Fayard.
- Linze, J.-G. (1993) Dominique Rolin et l'exigence grandissante. In : « *Le Bonheur en projet* », *Hommage à Dominique Rolin*. Bruxelles : Labor.
- Paque, J. (1992) « Le geste autobiographique dans la littérature féminine : une esthétique ». *Textyles* n° 9, pp. 273-286.
- Ricoeur, P. (1994) *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.
- Ricoeur, P. (2004) *Drogi rozpoznania*. Kraków : Znak.
- Rolin, D. (2002) *Le Futur immédiat*. Paris : Gallimard.
- Rolin, D. (2002) *Plaisirs. Entretiens avec Patricia Boyer de Latour*. Paris : Gallimard.
- Sautel, N. (2002) « Une mystique de l'écriture ». *Magazine littéraire*, n° 450, pp. 70-72.